



HAL
open science

De la difficulté d'éduquer la femme : triste utopie de Restif de la Bretonne

Marie-Françoise Bosquet

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Bosquet. De la difficulté d'éduquer la femme : triste utopie de Restif de la Bretonne. Expressions, 1997, 9, pp.33-51. hal-02406030

HAL Id: hal-02406030

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406030>

Submitted on 12 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA DIFFICULTE D'EDUQUER LA FEMME : TRISTE UTOPIE DE RESTIF DE LA BRETONNE

Marie-Françoise BOSQUET
I.U.F.M. de La Réunion

Lorsqu'il y a quelques mois je présentai *Imirce ou la fille de la nature* de l'abbé Du Laurens, le lecteur avait dû sentir passer le souffle de ce siècle des Lumières tel qu'on le conçoit habituellement : un esprit de progrès. Si Du Laurens s'interroge sur la nature de l'être humain, s'il tente d'expérimenter dans le laboratoire que constitue l'œuvre littéraire une éducation dégagée de toute contrainte sociale, c'est qu'il désire voir l'humanité évoluer vers plus de liberté. *Imirce* représente une féminité libérée d'une grande partie des préjugés sociaux et culturels qui l'encombrent habituellement. Cette féminité s'apparente à celle mise en scène dans les romans libertins du XVIII^{ème} siècle, dans *Thérèse philosophe*, par exemple, de Boyer d'Argens⁰.

En comparaison, l'utopie programmatrice de Restif de La Bretonne, *Les Gynographes*¹, publiée douze ans après *Imirce*, en 1777, paraît en régression. Restif de La Bretonne fut l'ami de l'abbé Du Laurens : nous pouvons imaginer qu'ils ont discuté de ce sujet mais leur point de vue diverge radicalement. L'un, l'abbé Du Laurens, présente une héroïne épanouie par une absence d'éducation et représentative d'une nature féminine telle qu'au XVIII^{ème} siècle on pouvait se la représenter à l'origine utopique des temps ; l'autre, Restif de La Bretonne, voit au contraire dans la femme l'incarnation de forces perturbatrices qui, si elles ne sont pas maîtrisées par l'éducation, risquent d'être la source d'une multitude de désordres. Le sous-titre *des Gynographes* est significatif : *Idées de deux honnêtes-femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe, pour mettre les femmes à leur place, et opérer le bonheur des deux sexes*. Ce "projet de règlement... pour mettre les femmes à leur place" suppose que les femmes n'occupent pas la place qui leur revient mais qu'il est possible d'établir un programme pour les y amener.

Contrairement à Du Laurens, Restif ne s'intéresse pas aux causes pre-

mières susceptibles d'expliquer le dérèglement qui s'est produit mais il part d'un constat de surface : l'éducation proposée aux filles dans les couvents ne convient pas à leur vocation de femmes. A partir de ce constat, Restif s'interroge sur les principes, eux-mêmes tributaires des finalités, de la nouvelle éducation qui devra être dispensée aux filles : nous examinerons donc ces principes puis la manière dont ils modèlent l'enseignement, tout en soulignant l'image de la féminité qu'ils reflètent.

I. PRINCIPES ÉDUCATIFS

Tout d'abord, le principe féminin est posé dans sa spécificité : la femme est radicalement différente de l'homme. Alors qu'avec *Imirce* de l'abbé Du Laurens, nous nous demandions si le personnage féminin n'incarnait pas l'être humain, quel que soit son sexe, l'altérité de la femme est affirmée ici comme soubassement de tout l'édifice éducatif.

-1-La femme constitue le "sexe secondaire".

Restif la définit selon son étymologie grecque et latine, qu'il juge si importante qu'il la place en exergue des *Gynographes*, avant d'y revenir de multiples fois comme référence :

"Nous croyons devoir mettre ici l'étymologie du mot FEMME; car c'est dans la Grammaire des Anciens qu'on doit chercher leurs véritables idées sur les points les plus importants de la physique et de la morale. Les Grecs ont plusieurs mots pour désigner la FEMME, Gynê, Thêleia, Aikos, etc : le 1 signifie Qui produit, et à sa racine dans le Gê, la terre ; la femme ressemble à la terre ; celle-ci est fécondée par le soleil, et l'autre par le mâle ; le 2 mot vient du verbe Germer ; le 3 a un sens moral, il signifie Honteuse, Timide, Qui se cache. Il y a encore Akoitis, Epouse ou Concubine.

Les Latins disent Mulier, Molle, Faible ; Fœmina, Productrice ; Uxor, Unie, Conjointe ; Virgo, Destinée à l'homme.

C'est du mot grec Gynê, que nous avons formé le titre de l'Ouvrage ; GYNOGRAPHES signifie, Ecrivains sur les Femmes."

Le terme même d'étymologie est contestable puisqu'il désigne la science de l'origine d'un mot. Or "femme" ne vient pas du grec, ni du latin "mulier" ou "uxor" ; seul le nom "fœmina" convient avec le sens de "celle qui allaite", "productrice" si l'on veut.

Des autres substantifs donnés comme désignant la femme, seul "gynê" a un sens noble et religieux conservé depuis la société indo-européenne et il est à noter que le titre de l'œuvre : *Les Gynographes* ("les écrivains sur la femme" selon Restif) connote cette signification. Mais "gynê" et "gê" n'ont pas à être mis en relation : leurs racines sont différentes.

Le terme "aikos" n'existe pas en grec et constitue une erreur de la part de l'auteur : il confond sans doute "αἰδώς", "la honte", et "αισχυνω", "être un sujet de honte pour". "Virgo" n'a jamais voulu dire "destinée à l'homme" même si vir signifie homme. Virgo, vierge, est formé sur la racine "virg", d'origine inconnue².

Cette accumulation de termes d'origine gréco-latine doit convaincre que la femme constitue le sexe secondaire³ qui dépend du premier sexe, l'homme.

L'assimilation de la femme à la terre remonte à des temps archaïques, ceux où la notion de divinité était représentée par une forme arrondie féminine à l'image de la fécondité et de la terre : les "Vénus" selon l'appellation des archéologues. Elle s'inscrit donc dans une tradition que soutient Platon dans *Le Banquet* lorsqu'il met dans la bouche d'Aristophane son anthropologie fantastique.

Mais en déduire que le sexe féminin est secondaire par rapport à l'importance du soleil est contraire à cette tradition pré-judéo-chrétienne pour notre civilisation occidentale ; il a fallu justement que la représentation de la divinité devienne masculine pour qu'émerge la suprématie du masculin sur le féminin⁴. L'homme-soleil est d'ailleurs peu imaginable en Allemagne, par exemple, où le terme "soleil" est féminin.

-2-La femme est de constitution faible.

Mais pour Restif, la domination masculine va de soi ; il place d'ailleurs cette assertion sous une plume féminine (une des *gynographes*), ce qui ne sent pas l'artifice puisque les femmes elles-mêmes, dans l'ensemble, entérinent ce point de vue, et cela de génération en génération depuis que le patriarcat s'est implanté.

Pour ne remonter qu'à un siècle auparavant, nous pouvons encore citer Fénelon qui déduit de la faiblesse physique de la femme, celle de son esprit :

*"Leur corps aussi bien que leur esprit est moins fort et moins robuste que celui des hommes"*⁵

Pour Fénelon, il n'est pas nécessaire de démontrer cette affirmation : il

s'agit d'une évidence et Restif participe de ce courant de pensées qui considère la faiblesse de la femme tant physique qu'intellectuelle comme naturelle.

Cependant, au point de départ de son programme éducatif dans un chapitre sur "l'importance de l'éducation des femmes", Restif sent qu'il ne peut éviter totalement de justifier sa position : en fait, il élude très habilement un débat sur la nature féminine en notant que l'être de nature "isolé, sauvage"⁶ n'existe plus dans la société, et que seul l'être social est à prendre en compte ; bien que "selon une loi générale de la Nature, chaque être s'aime soi-même, et travaille continuellement à son bien être et à sa conservation", écrit Restif, en société, l'homme doit suivre une "impulsion composée" et non "l'impulsion simple de la nature".

Pour la femme, cette "impulsion composée" implique qu'elle trouve sa place sous les ordres de l'homme conformément à sa faiblesse :

*"Le femme est délicate, faible ; elle a des grâces touchantes ; le son de sa voix même est intéressant ; l'état où elle doit naturellement se trouver quand elle est unie à un mari, augmente encore sa faiblesse et le besoin qu'elle a de secours"*⁷.

L'expression "quand elle est unie à un mari", dans sa forme passive implique toute une conception du rôle maternel de la femme ; ce rôle que l'on pourrait penser éminemment actif puisque créatif de vie, est conformément à la fausse étymologie du terme et sur laquelle il clôt son œuvre "gunê" donnée en exergue de l'utopie, réduit au minimum. Le corps de la femme prolonge celui de l'homme et n'a guère d'autonomie. Restif semble ainsi en être resté au modèle aristotélicien de la femme :

*"... nous sommes absolument passives, et notre éducation doit tendre à cette destruction. En effet, il semble que c'est la marche de la nature, toutes les fois qu'il y a deux êtres qui ont entr'eux les rapports nécessaires, que l'un soit actif, et l'autre passif : le soleil est actif, la terre est passive, elle ne produit que d'après l'influence qu'elle reçoit de l'astre qui l'échauffe"*⁸.

Cette conception passive du féminin dans la génération ne devrait plus être d'actualité en 1777 alors que le chirurgien et accoucheur Dionis, dans sa *Dissertation sur la génération de l'homme*, en 1698 à Paris, accorde, par sa théorie de l'ovisme, la prééminence à la femme dans le mécanisme génératif : elle fournit non seulement toute la semence pour former l'enfant, mais aussi le bien de la conception et le sang dont le fœtus est nourri.

Malebranche (1638-1715), par sa doctrine de la préformation, imbriquant recherche physiologique et réflexion théologique, rend la femme responsable du

développement de l'oeuf. Maupertuis, Buffon et surtout Bonnet soulignent aussi l'importance de la femme dans la conception.⁹

Mais l'opinion de Restif reflète celle très communément répandue alors dans l'esprit des hommes et des femmes. Il est à noter qu'au XVIIIème siècle les Précieuses furent horrifiées d'apprendre qu'elles participaient activement à la procréation en ovulant : leur pudeur était choquée, ce qui est bien la preuve, qu'au cours des siècles, la femme s'était elle-même conformée à cette image de passivité, se plaçant sous la dépendance du principe actif, l'homme :

*"... nous sommes à l'égard de l'homme dans une dépendance physique et morale absolue, et cette dépendance est aussi naturelle dans le moral que dans le physique : l'une est l'image de l'autre"*¹⁰

A aucun moment *Les Gynographes* ne démontrent pourquoi les femmes doivent être sous le contrôle moral de l'homme ; Restif se contente d'affirmer la différence et l'infériorité de l'âme féminine, retrouvant par là les échos augustiniens que nous pouvions déjà percevoir chez Fénelon :

*"Notre âme [celle des femmes] n'est pas comme la leur [celle des hommes]"*¹¹

Pourquoi ? Parce que "les femmes ne sont capables ni d'amour, ni d'amitié, ni même de vouloir, dans le sens que les hommes donnent ordinairement à ces termes"¹². Elles se caractérisent donc par une absence : tout est en négatif chez elles, ce qui laisse à l'homme tout l'espace du pôle positif. Un seul sentiment, dit naturel, mais plutôt hérité d'un savoir-vivre mondain du XVIIIème siècle, leur est concédé : l'envie de plaire :

*"C'est ce sentiment combiné de différentes manières, souvent dénaturé, vicié, qui produit en nous l'apparence de passions semblables à celles des hommes, toutes nos qualités et tous nos défauts"*¹³

Les femmes ne sont douées que de mimétisme et, au mieux, elles peuvent jouer le rôle de miroir, renvoyer l'image des vertus ou des vices de l'homme pour lui plaire. Selon cette conception, l'homme est responsable de ce qu'est la femme et plutôt que de vouloir réformer la femme, sans doute vaudrait-il mieux réformer l'homme. C'est d'ailleurs ce que suggère Restif lorsqu'il note "que si une femme vertueuse a toujours moins de mérite qu'un homme, une femme criminelle est aussi moins coupable"¹⁴. La femme est le reflet de l'homme comme une lune celui du soleil, selon une comparaison usitée de Restif.

-3-La femme, de par sa nature, est soumise à l'homme.

Cette absence complète d'autonomie justifie la sujétion dans laquelle doit être maintenue la femme ; même un homme des plus médiocres est qualifié à diriger une femme car il le fera en fonction d'une notion infaillible, celle de son propre bonheur et, en conséquence, celle du bonheur de la femme :

*"Il suit encore de notre passivité que nous devons nous mettre absolument sous la dépendance de l'homme à qui nous appartenons, afin que ses mouvements règlent les nôtres, d'une manière qui le rende heureux, et nous avec lui et par lui"*¹⁵

Mais Restif sent bien que cette logique masculine peut échapper à la femme ; aussi met-il sous la plume de ses gynographes des formules telles que :

*"Il faut donc, jeunes épouses, que vous vous inculquiez fortement dans l'esprit cette vérité..."*¹⁶

Une "vérité" qui ne peut être démontrée se doit d'être martelée. Il est primordial que la femme soit convaincue de son statut d'infériorité puisque la soumission de son être est la finalité de toute l'éducation qui lui est dispensée.

Les dénominations de "maître" et de "chef" sont celles qui reviennent le plus souvent pour désigner l'époux car il s'agit de réduire la femme à une obéissance aveugle, si ce n'est servile. Dans ce cadre, il ne peut être question ni de liberté pour la femme ni d'amour, au sens où nous l'entendons habituellement entre hommes et femmes :

*"Le plus grand bien de l'homme, c'est la liberté ; mais ce n'est pas celui de la femme : nous sommes cent fois plus heureuses, lorsque nous voyons dans notre mari plus un maître aimé, qu'un égal, fût-il chéri ; c'est un sentiment d'amour filial qu'il faut à nos cœurs..."*¹⁷

Lorsque l'on considère quel était le poids de l'autorité paternelle au XVIII^{ème} siècle, l'on comprend que la relation conjugale, telle que la préconise Restif, se calque sur celle du maître et de l'esclave ; or comment aimer un être que l'on pense inférieur, incapable d'être libre puisque ne possédant pas une volonté qui lui soit propre ? Restif note donc avec justesse que l'amour conjugal est, au mieux, semblable à l'amour filial. Il sert la thèse, soutenue depuis Jung, que l'amour repose sur l'attirance que provoque en nous une potentialité de notre personnalité exprimée dans l'homme ou la femme désirée. Il s'agit donc bien d'un reflet de notre être qui se révèle en l'autre ; mais chez Restif le reflet renvoyé par la femme lunaire est trop pâle pour l'homme solaire : l'amour ne peut être que filial.

Toute l'éducation proposée à une fille tend à la maintenir sous la tutelle de l'homme, de son père puis de son mari puisque la législation la maintient tou-

jours en l'état de mineure, sauf en cas de veuvage : *Les Gynographes* recommandent aux jeunes épouses d'accepter cette suprématie de l'homme :

*"Il faut donc, jeunes épouses, si vous voulez être solidement heureuses, ... vous tenir, non à égalité avec vos maris, le pas est trop glissant, mais un cran au-dessous"*¹⁸

Ou bien, à l'article de soumission :

*"Les femmes obéiront en tout à leurs maris, ne prenant jamais que la seconde place, et seront sous leur puissance comme un de leurs enfants : toute idée d'égalité sera absolument abolie ; le père ou le chef sera le souverain de la maison"*¹⁹

Ou encore, cet extrait de l'Épître aux Corinthiens, chapitre XI, livré à la méditation de la femme :

*"... l'homme n'a pas été créé pour la femme mais la femme pour l'homme; c'est pourquoi celle-ci doit être couverte, et porter sur sa tête la marque de la puissance que l'homme a sur elle"*²⁰

Toutes ces admonestations sont certainement le signe qu'en dépit de la prétendue absence de volonté des femmes, il était difficile de leur faire admettre leur sujétion totale. Pourtant, dans l'esprit de Restif, c'est l'unique moyen d'atteindre au bonheur pour sa société utopique : les femmes sont un facteur de désordre au sein-même de la cellule de base, celle de la famille ; il faut les "mettre à leur place" pour "opérer le bonheur des deux sexes", ainsi que l'annonce le sous-titre de l'œuvre. Restif se situe d'ailleurs lui-même dans la lignée d'un certain esprit que Molière rendait de façon comique : il pense que la tirade d'Arnolphe à Agnès dans *L'école des femmes* contient le véritable catéchisme de la femme, à comprendre au premier degré. Si Molière a revêtu cette scène d'une enveloppe comique, c'est uniquement pour s'attirer la faveur féminine.

De toute façon, il est assuré que les femmes, dans la majorité, entérinent leur statut social inférieur et ceci, ainsi que l'analyse Restif, à cause d'une certaine forme de paresse ou passivité : il peut être reposant d'être sous les ordres de quelqu'un. D'autre part, elles ne contestent pas leur faiblesse physique. C'est pourquoi il n'est pas utopique pour Restif de proposer un programme d'éducation dont la finalité est de soumettre les femmes à leurs maris et ainsi d'obtenir la paix sociale.

II. PROGRAMME ÉDUCATIF

Selon cette finalité, quel programme Restif choisit-il d'établir ? Comment s'y prendre pour que la femme accepte ce modèle de dépendance ?

-1- "Rapetisser" son esprit, "gêner" son corps.

Il faut, selon l'expression de Restif, "rapetisser" son esprit ; même si celui-ci manque de consistance, on se doit de veiller à ce qu'il ne prenne aucune extension :

*"... Je soutiens qu'il est utile au bonheur des deux sexes de rapetisser l'esprit des femmes et d'énerver un peu leur caractère, pour leur faire mieux goûter les occupations auxquelles la nature et la politique les ont destinées."*²¹

Restif propose alors que, dès le berceau, on influe sur leur état d'esprit par la contrainte physique de l'emballage qu'on se doit d'éviter aux garçons. Mais les filles doivent éprouver de la gêne dès la naissance puisque toute leur vie elles auront à contraindre leur tempérament. Restif remarque, après Rousseau dans l'*Emile*, combien les premières impressions pèsent sur la destinée d'un être. Puisque la liberté n'est pas de mise chez la femme, elle doit éprouver la force des liens concrètement dès la naissance et si sa force physique en est amoindrie, cela ne peut que renforcer sa passivité naturelle, ce qui est excellent pour la moralité : il est utile "qu'on gênât la nature en faveur des mœurs"²² et il approuve les Chinois qui, en bandant les pieds de leurs femmes les rendent presque incapables de marcher.

Cependant ce type de contrainte physique qui affaiblit le corps de la femme (avant même son esprit) n'est envisageable que pour les classes sociales aisées ; ailleurs, une certaine force physique est nécessaire.

Restif a construit sa réforme de l'éducation féminine selon un plan strict : les devoirs des femmes sont énumérés d'après leur rang dans la société et leur condition de jeune fille ou de femme mariée. Tout est ordonné et envisagé dans les moindres détails, de façon étonnante et certainement inquiétante !

Ainsi, ayant dès le départ, fait l'expérience de la contrainte, la fille trouvera normale son éducation puis sa vie de femme.

-2- Eduquer aux rôles d'épouse et de mère.

Son éducation se plie aux différents rôles qui lui sont attribués : ses rôles d'épouse et de mère de famille.

-a-Un art de plaire... à son mari.

En tant qu'épouse, elle se doit de plaire, ce qui est bien dans la tradition du XVII^{ème} siècle qui a mis l'accent sur cette notion.

Elle doit avant tout et uniquement plaire à son mari et Restif rapporte avec sérieux les devoirs de la femme mariée qu'Arnolphe fait lire à Agnès²³. Elle ne doit se parer que pour son mari, ne voir que les amis qui conviennent à son époux car c'est à elle de faire en sorte qu'il ne soit pas jaloux.

La femme est d'autant plus souple dans sa relation avec son mari qu'elle a été élevée en compagnie de ses frères et sœurs au sein de la famille ou du moins qu'elle a connu une éducation mixte dans les maisons d'éducation publique jusqu'à neuf ans en ville, douze ans à la campagne :

*"[J'ai] en occasion de remarquer, que les filles élevées avec les garçons étaient d'un caractère plus liant, mais bavardes, moins médisantes, d'une sagesse plus solide et plus raisonnable, et plus rassises"*²⁴

Envisager un public mixte constitue une avancée originale. Coménius, seul au XVII^{ème} siècle, avait osé imaginer ce type d'éducation et même de façon encore plus radicale puisqu'il envisageait que tout le cursus éducatif se fit de façon mixte, de manière à ce que les esprits s'harmonisent.

Cette harmonie est certes la base d'une bonne entente conjugale mais Restif considère aussi que pour que la femme continue d'être "d'une jouissance délicieuse"²⁵, selon son expression, elle se doit de cultiver son apparence physique et des arts d'agrément :

*"Toute femme qui, eu égard à la fortune, au caractère de son mari, etc, pourra se donner les talents agréables, sans que ses devoirs en souffrent, ne devra pas le négliger ; ils sont les diamants et les pompons de l'esprit ; ils augmentent la faculté de plaire ; ils sont aussi nécessaires à certaines épouses, que le goût à se mettre et la propreté."*²⁶

L'épouse doit donc se conformer aux goûts de l'époux : le vêtement est objet d'attention pour Restif qui prévoit des "leçons de propreté"²⁷, la couture comme les matières principales communes à toutes les catégories de femmes. S'appuyant sur la Bible, les gynographes rappellent que l'homme et la femme "ne feront plus qu'une seule chair"²⁸, que la femme n'est pas propriétaire de son corps. Elle doit en conséquence apprendre à se tenir propre (le bain est même prévu pour les fiancées²⁹) et à se vêtir agréablement selon son rang. Un certain luxe peut même être de mise dans l'entourage du monarque.

Jusqu'à douze ans, toutes les filles apprennent l'art de tenir l'aiguille, celles "des conditions communes" poursuivant cet apprentissage jusqu'à seize ans car elles doivent pouvoir se faire leurs propres vêtements et ceux de la famille.

Les autres adolescentes cultivent à partir de treize ans l'art de la danse, de la musique et "autres choses d'agrément"³⁰. Elles s'appliquent aussi à lire tant le français que d'autres langues, mais non à écrire car Restif reprend à son compte le catéchisme de *L'école des femmes* : tout ce qui s'écrit dans une maison doit l'être par le mari. Une exception est cependant prévue pour les jeunes filles vouées au commerce qui apprennent encore à compter. L'apprentissage intellectuel, considéré comme art d'agrément, est réservé à l'après-midi car la matinée l'est aux choses plus sérieuses : les arts ménagers.

La culture des arts d'agrément doit contribuer à occuper les filles toute la journée sans les fatiguer. Car il ne faut pas oublier qu'au regard de Restif, la femme est par nature chose légère et délicate. En raison de sa légèreté, il faut veiller à ne pas laisser son esprit s'égarer et il faut occuper ses mains. Les lectures sont évidemment contrôlées pour qu'elles lui confèrent un esprit agréable. Tout ce qui pourrait lui inculquer une forme quelconque de superstition religieuse est à éviter de même ; à l'autre extrémité, les romans qui lui donneraient l'envie de connaître un amour passionné : une nouvelle, la sixième vient illustrer ce propos, selon la méthode des gynographes qui est de proposer des histoires concrétisant des instructions, et faisant preuves. Ici, une jeune personne veut se marier par inclination amoureuse et fait son malheur.

Il est à remarquer que la religion suscite bien des réserves de la part de Restif : il craint la religiosité chez la femme qui lui donnerait un comportement et un esprit contraires à ses goûts, même si les quinze pages relatives à l'instruction des mères de famille sont constituées d'une compilation biblique.

Les lectures seront donc composées de contes agréables susceptibles de distraire et souvent dits à haute voix. Le goût de la distraction fait partie de l'éducation donnée aux filles à laquelle est toujours liée la notion de plaisir. Car elle-même, pour plaire à son mari, doit toujours se montrer gaie :

*"... la gaieté forme le cœur, et rend le caractère agréable : c'est par cette raison qu'on donnera chaque jour plusieurs heures de divertissement aux jeunes filles dans les maisons publiques d'éducation, et que leurs occupations mêmes n'auront jamais rien de triste attachant de celles des garçons. A l'égard des filles élevées chez leurs parents, il y aura des divertissements publics, savoir tous les dimanches et fêtes ... ; pour les filles de distinction, et pour les conditions qui peuvent se passer dans les villes, il y en aura tous les jours"*³¹

Quelles sont ces distractions qui soutiennent la bonne humeur et divertissent les filles et les femmes presque au sens pascalien, dans la mesure où elles se détournent non pas de Dieu, mais du désir d'empiéter sur le domaine de l'homme ? Outre la lecture récréative, il s'agit de danse, de jeux, de "chansons agréables et honnêtes"³² de théâtre aussi.

Toutes ces activités sont orientées par le désir de plaire, mais sans vanité, bien entendu ! Car ce défaut ne peut que gâter une femme aux yeux de l'homme : *"Le désir de plaire embellit ordinairement, quand il naît de la beauté du cœur, et de ce naturel aimable qui porte une femme à répandre de l'agrément autour d'elle ; il prête un charme attrayant à ses moindres actions"*³³

L'image de la femme qui transparait ici correspond tout à fait au raffinement qui se développe dans l'expression du goût mondain dès le XVIIème siècle et dont le Chevalier de Méré s'est fait le chantre.³⁴

Ce désir de plaire qui pouvait apparaître sous la forme négative lorsque Restif le substituait à toute volonté chez la femme, est érigé en vertu mais une vertu au service de l'homme.

Toute l'éducation proposée à la fille est orientée par le goût et les désirs de l'homme. L'épouse, pour plaire à son mari, doit être capable de le distraire et de participer à certaines de ses distractions, cela, avec un esprit enjoué dont elle ne doit jamais se départir. Elle doit répondre avec gaieté à toute volonté de son époux.

Mais elle doit en rester là et surtout ne pas se laisser aller à vouloir se perfectionner. Les "philosophistes"³⁵ selon la terminologie de Restif ne sont que vils séducteurs, qui, pour le malheur des deux sexes, tentent d'attirer la femme vers de vains savoirs :

"Si le principe de Jean-Jacques Rousseau est vrai, que l'ignorance contribue au bonheur, ce n'est qu'à l'égard des femmes ; leur ignorance absolue serait un bien réel ; elles seraient contentes, paisibles, avantages qui supposent tous ceux qu'elles veulent se procurer par la science et les arts... Eh ! pourquoi, pourquoi donc de prétendus philosophistes ont-ils aujourd'hui la perfidie de vouloir égarer ce sexe timide qu'ils devraient guider ? Nous ne savons ; mais il nous semble que leur but, en l'enlevant aux devoirs qui lui sont propres, est de lui ôter en même temps sa vertu."

Et suit tout un élan lyrique pour inviter les femmes à se défier de toute connaissance trop poussée dans le domaine des arts et des sciences au nom de la

sainte pudeur qui doit les mettre à l'abri de "l'inconstance et de la brutalité des hommes !" ³⁶ :

"Ah ! quand viendra le temps où vous serez dans l'heureuse impuissance d'être séduites ; où de sages lois vous imposeront des occupations continues sans être fatigantes ; vous tiendront appliquées aux soins de votre maison ; vous procureront des plaisirs aussi vifs qu'innocents..." ³⁷

Il semble donc qu'ouvrir son esprit à différents domaines de connaissances, c'est l'ouvrir à l'indécence. Restif parle sans doute selon ses observations : les femmes cultivées se comportent en êtres libres et les barrières qui pouvaient contenir leurs désirs tombent car elles ne sont pas (souvent) rationnelles. Venant à acquérir les mêmes connaissances que l'homme, leur comportement en vient aussi à se calquer sur celui de l'homme, ce que ne peut tolérer Restif parce que cela est contraire à l'ordre social utopique.

-b-Un art essentiel, celui du ménage: maison et enfants

Il faut donc que la femme s'applique "aux soins de la maison" et c'est certes là, la tâche essentielle pour laquelle la fille doit acquérir de la compétence.

Et c'est pourquoi l'éducation que les religieuses donnent aux filles dans les couvents ne convient pas. Restif, après Fénelon, dans son *Traité de l'éducation des filles*, s'étonne que l'on puisse avoir l'idée de s'adresser à des femmes qui n'ont pas la charge d'une maison et d'une famille pour former de futures épouses et mères :

"... on prend pour l'éducation des femmes, dans ce qu'on appelle un certain monde, tout le contre-pied de ce qu'on devrait faire : on donne les filles destinées au mariage, à élever à des femmes qui n'ont ni ménage, ni famille ; on semble craindre qu'elles ne prennent une idée des choses qui seront un jour leur premier devoir... Malheureux aveuglement ! Stupidité incroyable pour les siècles à venir !" ³⁸

Ce sont donc les mères de famille qui éduqueront leurs filles puis un "Comité des Anciennes" donnera toutes les instructions désirables aux nouvelles mariées au moment même où elles en ont besoin :

"... des instructions souvent répétées, qui seront données par des égales, produiront les plus heureux effets. La plus importante de ces instructions est de recommander l'amour de l'ordre."

Et encore : *"L'ordre fait que tous les devoirs se remplissent comme d'eux-mêmes"* ³⁹.

L'ordre économique de la maison est sous la responsabilité de la femme, ce qui peut être assez considérable lorsque les biens sont d'importance. Toute la journée est ainsi vite occupée et si l'épouse possède de nombreux domestiques, elle doit être capable de répartir les tâches et de veiller à leur exécution. Restif n'approuve pas que les femmes du plus haut rang se déchargent totalement de la gestion économique sur des gouvernantes ; en aucun cas, elles ne doivent avoir à donner des ordres à un homme pour qui il est préférable de mourir plutôt que d'être sous les ordres d'une femme, car c'est contrevenir à l'ordre de la nature !

Restif s'appuie sur l'autorité des Anciens et cite l'*Economique* de Xénon pour attester la répartition traditionnelle des activités : la femme est chargée de l'intérieur de la maison ; l'homme est chargé du dehors⁴⁰. Dans ce cadre toute l'éducation doit amener la fille à éprouver que son bonheur correspond à celui tiré d'une vie domestique occupée :

*"... la torpeur et la paresse font qu'on est toujours mécontente de soi-même ; au lieu que l'application et la vigilance répandent sur tous les instants de la vie une satisfaction douce et continue"*⁴¹.

Or pour Restif la passivité naturelle de la femme la porterait volontiers à ne rien faire. Cependant l'aspect positif d'une telle nature est qu'elle est prête à imiter : il suffit, en conséquence, de lui présenter toujours dans son éducation le modèle de la femme active telle que l'Ancien Testament la présente dans les Proverbes, au chapitre XXXI, en tant que femme forte :

*"...le cœur de son mari met sa confiance en elle pour qu'elle économise les biens qu'il lui a rapportés par son courage..."*⁴².

Quinze pages de citations bibliques sont ainsi remises, sous forme d'imprimé à la "femme-faite", rang auquel accède la femme lorsque son premier enfant a l'âge de douze ans⁴³. Et, bien sûr, elle est invitée à lire et relire ces passages. Ainsi le système d'éducation proposé par Restif exploite-t-il ce qu'il pense être la caractéristique de la féminité. Et pour la mettre à l'abri de tout autre modèle, il estime que dès son plus jeune âge, une éducation solitaire, éloignée de filles du même âge qui n'appartiennent pas au cercle familial, est souhaitable ; de même la femme doit vivre à part dans sa maison :

*"Il faut observer, que les femmes vivaient très retirées chez les Anciens, et que leurs mœurs restèrent pures tant que dura cette séquestration"*⁴⁴.

Cette vision édénique d'un autre temps, hypothétique, indique cependant l'idéal de Restif : une femme agréable, qui plaît par des attraits qu'elle peut cultiver dans la limite des goûts du mari ; mais sa qualité essentielle s'exprime dans sa compétence à gérer l'économie familiale ; la maison est son domaine privilégié, elle est priée de s'y montrer heureuse de façon à préserver sa gaieté.

-c-Des arts sous haute surveillance.

Car pour sa joie, les plaisirs de la maternité lui sont accordés et hissés au rang de devoir. Une fois mère, l'épouse conquière sa véritable importance :

*"... vous voilà parvenue au plus haut degré d'importance qu'une femme puisse acquérir ; vous êtes mère de famille ; c'est ce titre, à proprement parler, qui vous donne une existence dans la société"*⁴⁵.

C'est ainsi que s'exprime le Comité des Anciennes, qui comme nous l'avons déjà indiqué, poursuit l'œuvre éducative de la mère de famille.

Celle-ci est considérée comme une "seconde divinité"⁴⁶ par ses enfants ; filles et garçons, lui doivent tendresse, respect, dévouement et obéissance. Restif cite en ce sens l'exemple de Lamproche, fils de Socrate, qui excédé par le mauvais caractère de sa mère Xantippe, se plaignait. Socrate lui rappela tout ce qu'il lui devait pour le maintenir dans le respect⁴⁷. Mais elle-même a tous les devoirs envers eux puisqu'ils sont "le terme et le but"⁴⁸ de son existence.

Elle doit savoir que si elle n'allait pas, elle n'est qu'une demi-mère, ce qui va contre les usages de l'époque où les femmes aisées, celles de la noblesse en particulier, mettaient leurs enfants en nourrice à la naissance et ne les reprenaient que vers l'âge de deux ans. Nombre de romans avec enlèvements, substitutions (*Aline et Valcour*, de Sade, par exemple) se réfèrent à cette réalité sociale :

*"Il y a longtemps que la loi d'allaiter les enfants devrait être portée ; une mère qui n'allait pas le fruit de son sein, ne l'est pas même à demi"*⁵⁰.

L'allaitement par la mère est, en effet, gage de santé physique et surtout morale car Restif reprend cette idée de Rousseau que les premières impressions demeurent indélébiles chez l'être humain et qu'elles ne peuvent être, en conséquence, tributaires de la grossièreté de nourrices incultes (à supposer que celles-ci ne soient pas formées selon les préceptes de Restif) :

*"Le mauvais exemple avant l'usage de raison est encore plus dangereux pour les filles et nous savons là-dessus des choses que nous n'oserions rapporter"*⁵¹.

La mère est donc responsable de l'évolution de ses enfants et des filles en particulier qui sont, comme toujours en raison de leur noblesse, plus impressionnables.

Mais sa responsabilité a des limites car Restif, s'inspirant de l'exemple de Sparte où "les enfants appartenaient à la République et étaient élevés par elle"⁵², propose le contrôle des familles par le Comité des Vieillards et celui des

Anciennes ; de plus, au sein de la famille, le père a une suprématie incontestée sur la femme et pour que le pouvoir de la mère soit incontesté par les enfants, il doit être en accord avec celui du père⁵³.

Enfin, il n'est pas question de laisser aux mères l'éducation du premier sexe car elles sont accusées de le rendre "minutieux, pusillanime" et d'éteindre en lui "les grandes vues"⁵⁴. Cette dépossession partielle de l'éducation des enfants est justifiée par la faiblesse de l'esprit féminin :

"C'est une vérité incontestable, et connue de tous ceux qui ont fait une étude particulière de l'homme, que la raison des femmes reste toujours jeune. Elles sont plus tôt formées que l'homme et acquièrent de bonne heure tout le degré de maturité où elles peuvent parvenir ; mais ensuite, elles en demeurent là pour la plupart... La raison de beaucoup de femmes est toujours celle d'un homme de seize ans (à l'expérience près)"⁵⁵.

Avec ce manque de raison, il est compréhensible de ne confier à la mère l'éducation des enfants que dans leurs premières années. Mais la mère se doit d'être image de tendresse et de vertu ; par là, elle offre un modèle de sagesse à ses garçons et à ses filles surtout, qui ainsi l'imiteront, et de génération en génération, les filles et les femmes seront vertueuses, ce qui garantit l'ordre de la société.

Ainsi, toute l'éducation donnée à une jeune fille doit l'amener à être une épouse agréable et une bonne mère sous l'égide de son mari, son chef et son maître, sans oublier le contrôle des Comités des Vieillards et d'Anciennes qui tiennent en main tout un système de récompenses et de punitions.

Le Comité des Anciennes s'inspire directement de la connaissance qu'a Restif des "mystères de la Bonne-déesse"⁵⁶ de l'Antiquité gréco-latine. Ces assemblées féminines étaient interdites aux hommes ; il s'y pratiquait toute une initiation à la vie féminine dans sa spécificité physiologique, sociale et sacrée. Restif regrette leur disparition et propose donc une initiation faite par les femmes entre elles aux moments importants de leur vie (le mariage, la maternité), par des instructions dont nous avons donné quelques extraits.

Mais la différence essentielle qui sépare ces Mystères des Comités féminins réside dans le fait que ces derniers sont contrôlés par les Comités de Vieillards et que le livret lu et remis aux femmes-faites (celles qui ont un enfant de douze ans) est composé par un homme ! Alors que les Mystères antiques, de source sacrée, étaient institués par et pour les femmes, pour autant que les recherches archéologiques permettent de le comprendre.

CONCLUSION

Toute cette éducation dont Restif fournit de façon très pédagogique des récapitulatifs à la fin de chaque grande partie (du type de celui que l'on trouve page 164), est conçue selon les principes que nous énoncions en première partie : la femme est, de constitution, un être faible physiquement et mentalement ; la société des hommes ne peut donc lui faire totalement confiance et doit veiller à limiter sa liberté car la femme est portée aux extrêmes, selon lui.

Elle est donc sentie dans une altérité dangereuse, qui constitue une sorte de cercle vicieux : la femme est autre, une éducation spécifique lui est proposée, l'altérité est donc renforcée et induit des sentiments de peur de la part des hommes.

Restif, dans cette société utopique qu'il conçoit pour le bonheur du premier sexe, relègue le deuxième dans un rôle très codifié âge par âge, et selon le rang social, article par article. Il tente de cerner tous les possibles, mais en surface, dans leur émergence. Et ce n'est qu'à la toute fin de l'ouvrage, après avoir passé en revue les mœurs matrimoniales du monde entier pour prouver qu'il existe partout un statut particulier de la femme, qui se constitue donc en norme universelle, qu'il se pose une question de base : le système éducatif établi correspond-il à la nature véritable de la femme et à ses goûts ? Si l'édifice repose sur des principes faussés en dépit de sa codification et des barrières apposées aux risques de dérivation, il risque de s'écrouler. Restif propose donc — mais n'est-ce pas un artifice ? — qu'une étude plus approfondie soit entreprise.

Il semble oublier que son ami, l'Abbé Du Laurens, grâce à l'expérimentation littéraire sur l'origine humain à travers une femme qu'*Imirce* constitue, s'interroge sur la nature féminine, en 1765, douze ans avant *Les Gynographes* (1777).

Mais Restif refuse une remise en cause de pratiques ancestrales, ce qui correspond à une forme de paresse de l'esprit, faut-il dire de passivité ? Il conforte sa pensée en se référant à l'autorité des Anciens, ce qui n'est guère évolutif ; comme eux, il assimile les catégories de la physiologie et de la pensée : la faiblesse du corps induit celle de l'esprit ; l'interférence n'est pas à nier mais elle n'est pas systématique.

De plus Restif s'appuie sur une sorte de norme universelle constituée par les usages d'une grande partie des peuples de la terre dont il fait le catalogue en deuxième partie des *Gynographes*. Ainsi mélange-t-il deux notions distinctes, celles de nature et de coutume.

Or, la force de la coutume a sa source dans la peur de revendiquer sa liberté, car l'esprit humain oscille entre désir de liberté et peur de liberté. L'image de la femme, telle qu'elle transparaît dans *Les Gynographes*, est la projection de la peur de tout être humain de se saisir de sa liberté et d'inventer son destin, en alliant raison et intuition, goût de l'ordre et fantaisie... Alors Restif, représentant l'humanité, sépare ce qui devrait s'unir en pensant qu'ainsi seulement une société peut atteindre le bonheur : l'homme incarnera le rationnel qui aura la suprématie sur l'intuitif, l'artistique, incarnés par la femme.

Cette sujétion de la femme par l'homme devient l'archétype de toute sujétion parmi les hommes. Cette sujétion qui se révèle dans la société utopique très normative des *Gynographes*, dirigée par un sentiment de peur face à ce qui n'est pas toujours maîtrisable par la raison, correspond à la sujétion que s'impose lui-même Restif.

Les Gynographes ne constituent donc pas une œuvre progressiste, frappé du sceau des Lumières, mais elle entérine et illustre notre vieille peur de la liberté.

Marie-Françoise BOSQUET
I.U.F.M. de La Réunion

NOTES

- 0-**Boyer D'Argens** (?), *Thérèse philosophe*, in *Romans libertins du XVIII^{ème} siècle*, Robert Laffont, Bouquins, 1993.
- 1-**Restif de La Bretonne**, *Les Gynographes*, Slatkine Reprints, 1988.
- 2-**F. Martin**, *Les mots grecs*, Hachette, 1941.
 et **A. Ernoux, A. Meillet**, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Klincksieck. (1932)
- 3-Bien avant Simone de Beauvoir, Restif et d'autres aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ont utilisé cette expression.
- 4-**Paule Salomon**, *La femme solaire*, Albin Michel, 1991.
Elisabeth Badinter, *Elle et Lui*, Odile Jacob, 1986.
- 5-**Fénelon**, *Traité de l'éducation des filles*, Klincksieck, 1994.
- 6-**Restif**, Op. cit. p. 22.
- 7-Ibid. p.179.
- 8-Ibid. p.513-514.
- 9-**Paul Hoffman** a consacré le deuxième chapitre de sa thèse, *La femme dans la pensée des Lumières* (Association des Publications près les Universités de Strasbourg, Ophrys), aux "recherches sur les fonctions de la femme dans la génération".
- 10-**Restif**, Op. cit. p.513-514.
- 11-Ibid. p. 115.
- 12-Ibid. p.115.
- 13-Ibid. p.115-116.
- 14-Ibid. p.116.
- 15-Ibid. p.116-117.
- 16-Ibid. p.117.
- 17-Ibid. p.40.
- 18-Ibid. p.116-117
- 19-Ibid. p.92
- 20-Ibid. p.145
- 21-Ibid. p.209
- 22-Ibid. p.180
- 23-Ibid. p.180
- 24-Ibid. p.210-211
- 25-Ibid. p.65
- 26-Ibid. p.181
- 27-Ibid. p.181
- 28-Ibid. p.192
- 29-Ibid. p.145
- 30-Ibid. p.81
- 31-Ibid. p.65

-32-Ibid. p.66

-33-Ibid. p.67

-34-Ibid. p.208

-35-**Chevalier de Méré**, *Oeuvres complètes*, Les textes français, Collection des Universités de France publiée sous les auspices de l'association Guillaume Budé, 1930.

Le Chevalier de Méré a traité en particulier cette question dans ses oeuvres posthumes "De la vraie h  n  tet  ", "De la délicatesse dans les choses et dans l'expression", "Le commerce de monde".

-36-**Restif**, Op. cit. p.203

-37-Ibid. p.204

-38-Ibid. p.203-204

-39-Ibid. p.3

-40-Ibid. p.215 et p.112

-41-Ibid. p.505

-42-Ibid. p.218-219

-43-Ibid. p.135-136

-44-Ibid. p.128-129

-45-Ibid. p.488

-46-Ibid. p.118

-47-Ibid. p.147

-48-Ibid. p.225

-49-Ibid. p.168

-50-**Sade**, *Aline et Valcour*, in *Oeuvres*, NRF, Gallimard, 1990.

-51-**Restif**, Op. cit. p.207

-52-Ibid. p.207-208

-53-Ibid. p.227

-54-Ibid. p.158

-55-Ibid. p.228

-56-Ibid. p.228

-57-Ibid. p.213-214